

4.

OBSER[illegible]ATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXLIV.

Vous sçavez, Monsieur, que la Critique s'est quelquefois exercée contre les Académies des Villes de Province. On prétend que parmi ces Académies, il y en a eu d'assez modestes, pour croire que leur Compagnie Littéraire mettoit leur Ville au-dessus de celle de Paris. C'est au moins ce qu'on peut conclure de ces paroles, tirées du Discours prononcé il y a plus de dix ans par un Académicien Provincial le jour de sa Réception. *Paris*, dit-il, *prend ses quarante Académiciens dans toutes les Provinces; au lieu que notre Ville seule fournit vingt beaux Esprits.* Une autre Académie, qui apparemment n'auroit pas cédé à toutes les Académies du monde, ne recevoit dans son Corps

Recüeil de Piéces pour servir à l'Histoire de l'Académie de Béziers.

que des Gentilshommes. La Noblesse lui a manqué, & elle ne subsiste plus.

On ne peut douter que plusieurs Académies de Province ne fassent honneur à celle de Paris, dont elles se disent ou les Sœurs ou les Filles; telles sont celles de Montpellier, de Bordeaux, &c. Ne pourroit-on pas mettre dans cette Classe l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Bésiers, quoiqu'elle soit encore au berceau? Vous en jugerez par l'idée que je vais vous donner du Recüeil de Lettres, Mémoires & autres Piéces, pour servir à l'Histoire de cette Compagnie *, publié par les soins de M. Boüillet Médecin, Professeur de Mathématique, & Secretaire perpétuel.

C'est à ce sçavant homme que Bésiers est en partie redevable de son Académie: il en conçut la premiere idée, & la communiqua à M. de Mairan, qui en 1723 vint faire un voyage à Bésiers, & qui animé par le double amour de la Patrie & des Sciences, n'oublia rien pour faire réussir ce projet. M. de Mairan en parla d'abord à M. l'Evêque de Bésiers, & implora la protection de Monseigneur l'ancien Evêque de Fréjus, (aujourd'hui Mon-

* A Besiers. 1736. in-4°.

ſeigneur le Cardinal de Fleury) & celle de M. l'Abbé Bignon ; démarche qui fut ſuivie d'un heureux ſuccès. » Une » réputation brillante, dit M. B. un » mérite bien reconnu, un caractére » tout-à-fait aimable, aident beaucoup » dans de pareilles entrepriſes. « Après qu'on eût obſervé les formalités ordinaires, l'Académie tint ſa premiere Aſſemblée le 19 d'Août 1723, & réſolut de s'aſſembler à l'avenir tous les Jeudis, pour conférer pendant deux heures ſur tout ce qui peut appartenir à la Phyſique, à la Médecine, aux Mathématiques, aux Belles-Lettres & aux Arts. M. de Mairan en qualité de Directeur exhorta ſes Confreres à être fermes dans leur reſolution : un autre Académicien lut un Diſcours ſur l'utilité des Sociétés Littéraires. Dès la ſeconde ſéance M. de Clapiés, Membre de l'Académie des Sciences de Montpellier & de Béſiers, communiqua diverſes Obſervations Aſtronomiques, & laiſſa un Mémoire fort utile aux Aſtronomes de l'Académie naiſſante.

Les Lettres de Monſeigneur l'Ancien Evêque de Frejus, qui avoit fait goûter cet utile établiſſement à M^{gnr}. le Duc d'Orléans, & celles de M. l'Abbé Bignon, donnerent une nou-

velle vivacité au zéle Académique. L'assiduité fut plus grande ; plusieurs Académiciens, *rangés alors par Lettre Alphabétique*, parlerent sur les Sciences & les Belles-Lettres : la Tour du Palais Episcopal fut érigée en Observatoire, & ornée de quelques instrumens d'Astronomie. » On songea aussi, dit M. B. » à se munir d'instrumens nécessaires, » pour mesurer la quantité d'eau de » pluye qui tombe chaque année sur » cette Ville, pour observer le chaud, » le froid, les variations qui arrivent » à la pesanteur de l'Atmosphére, &c. « L'ardeur de ces premiers Académiciens me rappelle celle des Tyriens, fondateurs de Carthage, dont les uns, selon Virgile, construisoient les murs, les autres batissoient la Citadelle, ceux-ci creusoient le Port, ceux-là élevoient un Temple à la Justice. Pour rendre cette ardeur durable, il fut résolu de se conformer aux Statuts de l'Académie des Sciences de Paris ; & l'on fixa le nombre des Académiciens ordinaires à trente, & celui des Adjoints à six. M. de Mairan, qui doit passer pour le vrai Fondateur de cette Académie, conseilla à ses Confréres de ne pas se hâter de composer des Ouvrages, de songer plûtôt à faire une ample provision d'i-

dées, de principes, de faits, d'expériences, & de se fortifier principalement dans les Mathématiques. Il suivoit en cela les vûës de l'Académie des Sciences de Paris, uniquement occupée à rassembler les matériaux que lui fournit la Physique expérimentale, afin de former quelque jour une Physique systématique. Il ne faut point douter que les Leçons publiques de Mathématique, commencées alors & continuées par M. Boüillet, n'ayent fait germer cette Science à Béziers. La nouvelle Académie arrêta, qu'à chaque Assemblée on liroit un article de l'Histoire ou des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences; Réglement qui a été invariablement observé. En 1725 elle trouva à propos de joindre à cette lecture quelque article de l'Histoire ou des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, pour occuper agréablement ceux qui n'aiment pas les Sciences abstraites, & pour leur donner le goût de la belle Littérature. Ce fut alors qu'on divisa la Compagnie en deux Classes; sçavoir, en Académiciens pour les Sciences, & en Académiciens pour les Belles-Lettres, & l'on nomma un Secretaire pour cette derniere Classe.

Cette lecture des Ecrits de deux Académies de Paris exclusivement ne se fait point avec rapidité. Elle est précédée d'un examen fait par toute la Compagnie, ou par ceux qu'elle nomme. La personne chargée de lire éclaircit les doutes qu'on lui propose, & pour être entendu de tous il supplée bien des details obmis par MM. de Fontenelle & de Boze; ce qui oblige chacun d'étudier, & de communiquer ses lumieres à la Compagnie. On trouve un exemple de cette sorte de lecture. Il s'agit principalement d'un texte de l'Histoire de l'Académie des Sciences sur le Tonnerre, qui, selon M. de Fontenelle, n'est qu'une espéce de poudre à canon enflammée. M. Boüillet développe exactement cette idée, & la met à la portée des esprits les moins Physiciens. Il y mêle des observations personnelles, & indique les sources où il a puisé. Les Journaux des Sçavans & de Leipsick sont aussi l'objet de la curiosité des Académiciens, dont quelques-uns se chargent de tirer ce qu'il y a de plus important.

On observa en 1723 le passage de Mercure sur le Soleil: il a été regardé désormais comme l'époque de la fondation de l'Académie. Depuis ce tems,

là les obſervations Aſtronomiques ont été continuées, autant que le tems & le peu d'inſtrumens ont permis de le faire. Mais ce qui occupa le plus la Compagnie, d'abord après ſa naiſſance, ce fut la queſtion de la nature du mouvement, ſur laquelle quatre Académiciens ſe trouverent partagés. On commença par expoſer les différentes opinions des Philoſophes, qui donnérent lieu à diverſes réflexions, & à meſure qu'il s'offroit quelque queſtion incidente, comme l'eſſence de la matiere, l'exiſtence des corps, &c. on la traitoit proviſionnellement, en prenant pour guide le P. Malebranche, que M. Boüillet appelle le plus grand Métaphyſicien de nos jours.

Rien ne prouve mieux la ſageſſe de l'Académie, que la difficulté qu'elle a fait d'adopter une deviſe, avant que le Roi ait accordé des Lettres Patentes. Cependant quoique ſon état fut aſſez incertain dans les commencemens, elle n'a rien diminué de ſon ardeur pour les Sciences. A l'exemple de quelques Académies, elle eſt dans l'uſage de compoſer l'éloge des Académiciens morts ; chaque recipiendaire fait un diſcours, auquel le Directeur eſt obligé de répondre. Il eſt vrai-ſemblable que dans un

Discours prononcé devant une Compagnie dévoüée à la culture des Sciences & des Lettres, il ne se propose pas uniquement de faire briller son esprit, & de bien aprêter la loüange. Ce qui a presque fixé la destinée de la nouvelle Académie, est la permission que le Roi lui a accordée de faire chaque année deux Assemblées publiques.

La relation de ce qui s'est passé depuis 1726 jusqu'en 1730, n'est point coupée par des réflexions sçavantes & littéraires; M. Boüillet n'a presque fait qu'énoncer les faits. Cependant pour donner une idée des travaux Académiques, il en cite des Fragmens, qui servent de Commentaire à la narration. Les Assemblées publiques avoient d'abord été fixées au Jeudi d'après la Fête de S. Loüis Patron de l'Académie, & au Jeudi d'après les Rois; mais dans la suite, elles se sont tenuës après la S. Martin, & après les Fêtes de Pâques. Dans la premiere de ces Assemblées, M. Massip Académicien lut un Discours, où il fit voir que *Rien n'est plus avantageux à une Académie, que la liberté d'une sage & judicieuse critique.* » Défions-nous, dit l'Orateur, » des dangéreux appas de la flaterie, » méprisons ses caresses, qui ne ten-

» dent qu'à nous séduire, rejettons son
» encens, qui ne sert qu'à nous entêter;
» en un mot, découvrons-nous tou-
» jours réciproquement nos défauts,
» sans crainte de choquer la bienséance,
» ni de blesser notre amour propre; &
» nous reconnoîtrons avec plaisir que
» rien n'est plus avantageux à une Aca-
» démie que la liberté d'une sage & ju-
» dicieuse Critique. « Il est aisé de sen-
tir combien les progrès d'une Académie naissante seroient retardés, si elle se bornoit à un vain commerce de flaterie. M. Massip expose avec beaucoup d'art les avantages de la crainte de la Critique; après quoi il ajoute : » Si
» cette crainte seule produit de si bons
» effets, en obligeant les Auteurs à
» redoubler leur attention, que ne fera
» point la Critique elle-même avec
» la liberté de ses judicieux conseils?
» Nulle de ses démarches qui ne nous
» fasse approcher de plus près de la per-
» fection. « Que sont la plûpart des déclamations contre la Critique, sinon des plaintes de l'amour propre, qui les étoufferoit peut-être, s'il pouvoit voir qu'elles sont un aveu formel de foiblesse & d'orgüeil!

On voit la noble passion de l'Académie pour les Sciences dans le dessein

qu'elle a formé de traduire l'Astronomie Latine du P. Tacquet Jesuite, Ouvrage d'autant plus utile aux commençans, qu'il contient une exposition claire & nette des Principes de cette Science, dans l'hypothése où l'on suppose circulaire le mouvement des astres. Mais comme les préceptes sont souvent dénués d'exemples, M. Boüillet & l'Académicien Traducteur se sont engagés à faire des remarques sur chaque Livre, & d'y joindre les nouvelles découvertes faites après l'impression de l'Astronomie du P. Tacquet. Je trouve une autre preuve de cette ardeur pour les Sciences, dans le soin que deux de ses Membres ont pris de copier un Livre extrêmement rare; & ce qui fait voir que ce zele n'est pas inutile, c'est que notre Académie des Sciences a inséré dans son Histoire diverses conjectures & observations des Académiciens de Béziers.

C'est des deux Lettres de M. Boüillet que j'ai tiré ce que je viens d'exposer: elles renferment ce qui s'est passé depuis 1723 jusqu'en 1730. Je me suis presque borné à ce qui caractérise d'une maniere particuliere cette nouvelle Académie. Les autres détails m'auroient mené trop loin, & il auroit fallu y join-

dre divers éclairciſſemens peu agréables pour la plûpart de nos Lecteurs.

Avant de traiter encore d'autres points, permettez-moi d'obſerver, que ſi cette Académie, à l'exemple de celles de Bordeaux & de Lyon, embraſſe les Sciences & les Belles-Lettres, elle ſe diſtingue par une étude ſérieuſe des matieres qu'elle veut approfondir. C'eſt une Compagnie conſacrée à l'étude, qui s'inſtruit par la lecture des plus excellens Livres, qui diſcute les anciennes découvertes, & tache d'en faire de nouvelles; Compagnie véritablement eſtimable & digne des plus grandes loüanges. Quel heureux préſage ne peut-on pas former des travaux de trente perſonnes, qui préferent les découvertes utiles aux brillantes, & qui joignent à leur application tant de candeur & de modeſtie!

Quoique des vûës ſi ſages & ſi utiles réſultent des faits que j'ai rapportez; cependant M. Boüillet a cru devoir les expoſer, en faire l'apologie, & réfuter les objections des perſonnes d'un goût exceſſivement délicat. Il nous apprend d'abord, que le premier objet des nouveaux Académiciens a été de s'inſtruire & de s'enrichir des dépoüilles des Anciens & des Modernes. Ils

ont regardé tout ce qui a été publié sur la Physique & les Belles-Lettres, comme un bien qui leur appartenoit; mais en y ajoutant des observations, des expériences & des conjectures nouvelles. Leur principale occupation a été la lecture des Recüeils de deux Académies de Paris, & l'étude assiduë des meilleurs Auteurs en tout genre d'érudition. C'est sur ces modéles qu'ils ont tâché de former leur goût & leur stile.

A cette premiere vûë ils en ont joint une seconde, vraiment digne de bons citoyens, qui a été de rendre compte dans les assemblées publiques de leurs lectures & de leurs réfléxions à leurs compatriotes, qui par ce moyen acquierent de nouvelles lumieres, & l'envie de les étendre. M. Boüillet ajoûte modestement, qu'il faut prendre ce point de vûë, pour bien juger des extraits de quelques Mémoires, qu'on trouve à la fin de la seconde Lettre. Il y a cependant des raisonnemens Physiques & Géométriques, dignes des plus habiles Philosophes.

Les Recherches de M. Massip sur l'usage de boire dans un festin à la santé les uns des autres, renferment une érudition amusante. Pour justifier

le choix d'un pareil ſujet, il s'appuye ſur l'autorité de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, appliquée (dit-il) à débroüiller les veſtiges de preſque toutes les coutumes des Anciens, *ſans excepter même celles qui ont quelque choſe de biſarre.* » L'ingénieux » M. Morin (ajoûte-t'il) nous en donne un bel exemple par un de ſes Mé» moires, inſeré dans les Ouvrages de » cette Académie, où il examine avec » beaucoup d'érudition, d'où vient » qu'on fait des ſouhaits en faveur de » ceux qui éternuent. Ce ſujet *ſi peu in*» *tereſſant* en apparence, a mérité néan» moins d'occuper la ſçavante plume » de cet Auteur, & lui a donné lieu de » manier *délicatement* la plus belle lit» térature. « M. Maſſip auroit pû encore ſe prévaloir de l'exemple de deux Académiciens partagés ſur cette queſtion, *ſi l'uſage de faire tirer un cheval eſt anterieur à celui de le monter.* Quoiqu'il en ſoit, il a épuiſé ſon ſujet, & il finit par un trait qui fait connoître la bonté de ſon cœur : » Il ſeroit à ſou» haiter (dit-il) que tous ces vœux » qu'on fait pour les autres, quand on » a le verre à la main, fuſſent auſſi ſin» ceres qu'ils ſont fréquens.... parce » qu'alors, quoique la ſanté n'en fût

» pas pour cela mieux affermie, ni
» que les Médecins n'en fussent pas
» moins nécessaires, tout ne se passe-
» roit pas en complimens froids & sté-
» riles. « On trouve encore parmi ces Additions les Eloges de deux Académiciens morts; ils sont écrits sensément avec une élégante simplicité, sans aucun badinage & sans aucune affectation de bel esprit.

Je reviens à l'Apologie que M. Boüillet fait de ces premiers Ecrits Académiques. Il espere avec raison que les gens équitables loüeront les intentions de la Compagne naissante, & reconnoîtront l'utilité des Assemblées publiques. Mais il craint que l'impression des Discours, où l'on cherche moins à briller qu'à se rendre utile, ne soit pas également approuvée, & qu'on ne les regarde comme superflus, remplis d'une Physique & d'une Philologie usée, & indignes par conséquent de vrais Académiciens, qui ne doivent écrire que ce qui n'a pas encore été écrit. » Il est vrai (dit M. B.) que si on
» ne se proposoit d'écrire que pour les
» Sçavans, il ne faudroit prendre les
» choses que là où les ont laissées ceux
» qui en ont parlé les derniers. Il se-
» roit même à souhaiter que toutes les

» Académies fussent en état de s'impo-
» ser cette loi, & qu'il ne fût jamais
» nécessaire de retoucher des matieres
» qui ont déja été traitées. On ne ver-
» roit pas les Livres se multiplier pres-
» que à l'infini ; & les progrès des
» Sciences & des Lettres en seroient
» bien plus rapides. Mais (ajoûte-t'il)
» cesSçavans profonds, croit-on qu'ils
» soient en grand nombre dans les
» Provinces, & sur-tout dans les Villes
» fort éloignées de la Capitale du
» Royaume ? Doit-on présumer que
» dans Bésiers on n'ignore rien de tout
» ce qui a été écrit jusqu'ici, & qu'on
» ne veut s'y repaître que de nouvelles
» connoissances ? D'ailleurs, peut-on
» croire que dans les sujets mêmes,
» qui ont été le plus heureusement ma-
» niés, il n'y ait rien à étendre & à ré-
» former ? De plus quel inconvé-
» nient y a-t'il à publier des choses
» connuës des Sçavans & inconnuës à
» la multitude ? « N'est-ce pas au contraire l'unique moyen d'en rendre la connoissance plus générale ? M. B. a même la modestie de comparer le travail des Académiciens de Bésiers à celui des Journalistes ; avec cette différence pourtant, que les premiets tirent de differens volumes ce qui a rap-

port à une même matiere, le lient & y donnent un air de systême, sans renoncer à l'avantage de faire de nouvelles découvertes, & de contribuer à l'avancement des Lettres.

Est-on en droit, comme le remarque fort bien M. B. d'imposer à une Académie nouvelle, une loi que les deux célébres Académies de Paris n'observent point sévérement ? Qu'on ouvre leurs Registres, on verra qu'elles ne dédaignent pas de s'abaisser jusques aux personnes les moins intelligentes; quoiqu'elles ayent principalement en vûë les Sçavans de profession. MM. de Fontenelle & de Boze disent ouvertement dans les Préfaces des Recueils de ces deux Académies, qu'ils sont entrés en certains détails, pour répandre davantage le goût des Sciences & des Lettres. Enfin M. B. observe que ces Ecrits sont lûs dans des Assemblées publiques, à des personnes, ou qui n'ont pas le tems de lire certains Livres, ou qui n'ont pas les principes nécessaires pour saisir les matieres qui y sont traitées, & qu'aux Académiciens près, personne ne lit à Bésiers les Recueils de l'Académie Royale des Sciences. Combien de motifs pour proportionner les Mémoires à la por-

tée de l'intelligence des Auditeurs ! Le ſçavant Sécretaire nous apprend que l'Académie a pris la réſolution de donner chaque année, dans une Aſſemblée publique, un extrait d'un Mémoire de l'Académie Royale des Sciences. Il n'eſt guére de moyen plus convenable, ajoûte-il, pour mettre inſenſiblement nos Concitoyens à la portée de profiter des connoiſſances & des découvertes de cette Sçavante Compagnie. Il déclare que tout ce qu'il vient de dire, ne regarde que les Mémoires de Phyſique & de Littérature, & non les Piéces d'Eloquence ou de Poëſie, dans leſquels il eſt à préſumer que les Auteurs n'ont fait que ſuivre leurs propres idées.

Outre ces vûës générales, l'Académie de Béſiers ſe propoſe de ramaſſer des matériaux pour l'Hiſtoire Naturelle, Civile, Politique & Littéraire du Diocéſe. C'eſt à quoi ſerviront pluſieurs Mémoires de Phyſique, de Géographie & d'Aſtronomie, qu'on trouve ici. Mais la nouvelle Compagnie a abandonné le projet de lever la Carte du Diocéſe, parce qu'elle a été levée depuis quelques années par M. de Clapiés de la Société Royale des Sciences de Montpellier, & Académicien

de Béfiers. M. B. nous apprend que cette Société a formé le deffein de lever géométriquement la Carte générale du Languedoc, & les Cartes particulieres de chaque Diocéfe.

On trouve enfuite la relation des Affemblées publiques de l'année 1731. Dans la premiere on lut trois Mémoires, le premier fur la caufe de la fertilité des terres, que M. Aftier attribuë à la matiere *Ethérée*. » C'eft cette ma- » tiere (dit-il) que les diverfes façons » qu'on donne à la terre, *mettent en jeu,* » & déterminent à préparer, à digérer, » à affiner le fuc nourricier des plantes, » par l'agitation qu'elle communique » aux particules de fel, de foulphre, » d'eau, de terre, dont le fuc eft com- » pofé. C'eft elle qui rend ce fuc cou- » lant & propre à s'infinuer dans les » vaiffeaux dont les plantes font com- » pofées. C'eft elle qui difpofe ce fuc » à s'unir aux parties de ces mêmes » vaiffeaux, à les étendre, à les faire » croître, à développer leurs germes. «

Dans le fecond Mémoire qui eft fur l'origine des Proverbes, M. Mainy prétend qu'ils ont précédé l'ufage de l'Ecriture, & qu'ils ont pris leur naiffance dans ces premiers tems, où les premiers Sages établirent des régles

pour civiliſer les hommes encore barbares. Enfin le troiſiéme Mémoire, compoſé par M. Boüillet, tend a prouver l'inſuffiſance, & même le danger des Topiques en certains cas. Les autres Mémoires lûs dans la derniere Aſſemblée de 1731, roulent ſur les Taches du Soleil, & l'on montre qu'elles ne ſont point des Planetes : ſur les Muſes par M. Troüillet, & ſur les Bains de la Malou. Enfin on trouve la deſcription des Grottes de Meyrueis près de Mende en Gevaudan, avec des Remarques ſur la maniere dont ſe forment les congelations, par M. Blanquet Médecin du Gevaudan, & Académicien.

Dans le cours de la même année, on fit diverſes Obſervations Phyſiques, Anatomiques, Aſtronomiques, qu'on trouve ici, avec un Mémoire de 1733, ſur la maniere de traiter la petite-verole; Méthode pour laquelle les Médecins de Paris n'auront point d'averſion. Suivent quelques Obſervations Anatomiques faites en 1735. Enfin l'on trouve des Extraits de l'Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & du Journal des Sçavans; mais je ne puis qu'indiquer toutes ces Piéces.

M. Boüillet donne au commence-

ment de ce Recueil une idée générale des Ecrits lûs dans les Assemblées publiques des années 1732, 1733, 1734 & 1735. Mais cette Relation ne consiste qu'en de petits détails, qu'il seroit trop long de transcrire ici. Il nous apprend que son Académie a résolu de rendre publique sa Bibliothéque, dès qu'elle seroit pourvûë d'un certain nombre de Livres. » Elle n'épargne rien (dit-il) pour rassembler » non-seulement tout ce qu'on a imprimé dans le dernier siécle, & dans » celui-ci, de plus curieux en fait de » Sciences & de Belles-Lettres ; mais » encore tout ce que la sçavante Antiquité nous a laissé de plus intéressant en ces deux genres. En sorte » qu'on espere pouvoir bien-tôt exécuter cette résolution, en joignant » aux Livres qu'on a déja achetés en » commun, ceux qui appartiennent » en propre à la plûpart de nos Confreres, & principalement ceux que » M. notre Evêque nous a très-gracieusement offerts. « Il développe ensuite avec esprit l'utilité des Bibliothéques publiques, & les nobles motifs de ceux qui les ont fondées. » La » nature (ajoûte-t'il) n'est astreinte » pour la naissance des grands hom-

mes, ni aux tems, ni aux lieux : dans des endroits où l'on manque de Livres, tel a croupi peut-être toute sa vie dans l'ignorance, qui avec les secours nécessaires auroit égalé ou même surpassé les plus sçavans d'entre les Anciens & les Modernes ; ainsi on peut, sans trop flater notre Compagnie, lui attribuer, aussi-bien qu'aux premiers Fondateurs des Bibliothéques publiques, le grand & noble dessein de contribuer un jour à l'éducation de quelque rare génie, & à son avancement dans les Sciences ou dans la Littérature ? « Si les ciences voyagent lentement, il faut attribuer en partie à la disette des Lires, qui ordinairement est trèsande dans la plûpart de Villes de rovince.

Prault le pere, vend un Discours cadémique, dont le sujet est le *Parallele de la Poësie & de la Peinture*, qui été lû dans la nouvelle Académie de Rochelle, & composé par un Membre de cette Académie. On lit dans un vertissement qui précéde ce Discours, ue » ceux qui connoissent le Livre intitulé *Réfléxions Critiques sur la Poësie & sur la Peinture*, verront assez que

Paralléle de la Poësie & de la Peinture.

» l'Auteur du Diſcours a puiſé dans ce
» Livre quelques-uns des traits, dont
» il s'eſt efforcé d'embellir ſon Ouvra-
» ge. Cet Avertiſſement (ajoûte-t'on)
» qui doit mettre l'Auteur à couvert
» du titre odieux de plagiaire, doit
» encore ſervir à exciter la curioſité de
» ceux qui ne connoiſſent pas l'*excellent*
» Ouvrage de M. l'Abbé du Bos. «

Sans entreprendre l'analyſe de ce Diſcours, où il y a des choſes dignes d'être lûës, je me contenterai de dire que l'Auteur prétend avec raiſon, que le Chriſtianiſme, élevé ſur les ruines de l'Idolâtrie, non-ſeulement négligea, mais encore détruiſit la plûpart des peintures & des ſtatuës antiques. Il nous apprend auſſi que vers le milieu du douziéme ſiécle on vit renaître la Peinture ſous le pinceau de *Cimabué*, reſtaurateur de cet Art, & Fondateur des différentes Ecoles d'Italie. L'Ecole Flamande, avec le ſecret ſi utile, & juſqu'alors inconnu, de mêler les couleurs à l'huile, enfanta un *Albert Dure*, un *Holbeins*, un *Rubens*, un *Vandeik*, un *Teniers*, &c. Ce ne fut que ſous Loüis XIII, que la Peinture commença à être cultivée en France avec quelque ſuccès. On vit alors un *Voüet*, un *le Pouſſin*, un *le Sueur*,

an *du Fresnoy*, mettre au jour des Ouvrages dignes des Ecoles d'Italie & de Flandre. L'Auteur, pour prouver que les grands Poetes & les grands Peintres sont ordinairement contemporains, dit que *le même siécle qui a produit un Virgile, un Horace, a aussi enfanté ces Ouvrages de Peinture & de Sculpture, qui sont encore aujourd'hui notre admiration.* On voudroit que l'Académicien nous eût indiqué ces *Ouvrages admirables* de Peinture & de Sculpture, éclos du tems de Virgile & d'Horace. On croit communénent que les Romains, même dans le siécle d'Auguste, étoient des Peintres & des Sculpteurs fort médiocres.

Excudent alii spirantia mollius æra. Virgil.

Nous apprenons que depuis peu de jours de grands esprits répandent avec affectation, qu'il nous est échapé une bévûe beaucoup plus grossiere que toutes celles que nous avons pû remarquer. C'est à la page 18 & 19 du Tome VIII. » Dédale n'est guéres connu que » par ses Statuës mouvantes, par la » Vache d'airain où s'enferma Pasi- » phaé, pour satisfaire la passion que » lui avoit inspiré le *Minotaure.* « Il est certain qu'il falloit dire *un Tau-*

Réponse à une mauvaise Critique.

reau, car le *Minotaure* étoit fils de Pasiphaé. Ces sçavans Critiques veulent-ils conclure de-là que nous avons ignoré un fait aussi trivial ? Nous n'entreprendrons pas de nous justifier là-dessus. Mais avec moins de prévention ils auroient vû que ce ne peut être qu'une faute du Copiste ou de l'Imprimeur. Car à la page 21 de la même feüille on lit ces mots : » Je ne détaillerai point » ce que disent les Mythologues de » la Vache d'airain forgée par Dédale, » pour satisfaire l'amour de Pasiphaé » POUR UN TAUREAU. « A la page 22 où l'on explique historiquement ce point de Mythologie, nous disons : » Ce qu'il y a de vrai, c'est que Pasi» phaé avoit pris de l'inclination pour » TAURUS. Pasiphaé E'TANT ACCOU» CHE'E D'UN FILS APPELLE' MINO» TAURE, &c. « Voilà en verité un beau sujet de triomphe ! Cela fait pitié.

Je suis, &c.

Ce 20 Septembre 1737.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilége & Approbation.